

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°199 – Novembre/Décembre 2019

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

L'homme sans horizon

Matériaux sur l'utopie

« Pourquoi ne pas rendre la vie habitable ? »

Georges Hénein, *Déraisons d'être*

« Chacune des lettres qui compose ton nom, ô Beauté, au tableau d'honneur des supplices, épouse la plane simplicité du soleil, s'inscrit dans la phrase géante qui barre le ciel, et s'associe à l'homme acharné à tromper son destin avec son contraire indomptable : l'espérance »

René Char, *Feuillets d'Hypnos*

Regardez un enfant des villes. Il suit l'ourlet gris des trottoirs, il s'arrête au passage protégé, les yeux fixés sur le petit piéton rouge en attendant qu'il passe au vert et lui indique qu'il peut traverser sans danger. Si l'école est trop éloignée de son domicile, il apprend bientôt à monter dans un autobus ou à descendre dans les sous-sols du métro. Derrière les vitres, défilent devant lui, aux arrêts ou aux stations, les affiches publicitaires. Elles l'observent avec avidité, comme lui-même lorsqu'il a suivi avec ses parents les évolutions des poissons exotiques et des céphalopodes derrière les vitrages bombés de l'Aquarium au musée océanographique. Mais quand, arraché à sa somnolence, il sort du bus ou qu'il remonte à la surface, il a perdu ses branchies, ses nageoires et ses tentacules et avec eux la faculté de nager dans les trois dimensions de la rêverie. Il emplît ses poumons de l'air vicié de la rue ; il presse son petit pas de bipède angoissé par les horaires à respecter et son regard se brise sur les falaises grises des immeubles ou l'ondoiement métallique de la circulation automobile.

Emmenez maintenant l'enfant à la campagne ou à la mer. Là, il n'y a plus de bus, de métro, d'affiches ni d'horaires. L'espace qui jusqu'alors était vertical, resserré vers le haut, ne laissant filtrer qu'un mince ruban de ciel, s'est déplié dans toutes les directions, offrant le champ libre à la vue. L'espace est devenu paysage. L'enfant y promène son regard, du plus proche au plus lointain, et, au fond du tableau, découvre la muette suture qui coud le ciel à la plaine, à la colline ou à l'océan ; son premier geste est de s'élancer vers elle, mais elle se dérobe alors devant ses pas ; il s'arrête, elle s'immobilise ; il s'élance de nouveau, elle repart de plus belle ; et cela devient un jeu, et la ligne espiègle suit l'enfant dans son jeu au point de revenir sur lui lorsqu'il lui prend fantaisie de marcher à reculons.

L'horizon est cette suture qui constitue notre monde, qui attire vers elle les marcheurs que nous sommes tous, et qui fuit sans cesse à la cadence de nos pas. Aussi insaisissable que l'ombre, l'horizon est aussi indispensable qu'elle. C'est l'ombre qui souligne la consistance des êtres et des choses, c'est l'horizon qui révèle celle de notre espace. Comme l'ombre, l'horizon disparaît dans la nuit totale ; comme l'ombre, il s'accorde au rythme du marcheur ; comme l'ombre, il n'a ni épaisseur ni substance et pourtant il est toujours là : en ce sens, l'horizon est l'ombre de la lumière même. En tant que suture, il inscrit le paysage dans la sphère de l'existence ; or, comme on l'éprouve aussitôt, cette suture toujours mouvante, défi jeté à l'idée même de clôture ou de frontière, est la négation de toute limite. Alors que l'ombre souligne la présence à la lumière de tel ou tel objet, la ligne d'horizon inscrit la présence du sujet dans son monde. L'horizon signe l'ouverture du monde, est la preuve impalpable et décisive que le monde ne saurait se fermer sans sombrer définitivement dans la nuit. Mais qui est jamais allé au pays de l'horizon ?

I. L'HORIZON PERDU

1. Un monde clos.

Nous vivons de nos jours une situation qui ne s'est jamais présentée auparavant dans l'aventure humaine : notre univers s'est irrésistiblement fermé ; et, pour s'effectuer, cette fermeture a pris moins d'un siècle, laps de temps dérisoire au regard du passé de notre espèce. Nul n'ignore désormais qu'il est l'habitant d'un astre clos, aux dimensions limitées, dont toutes les zones ont été explorées et méthodiquement cartographiées, et que par suite il n'existe plus d'au-delà géographique à explorer, plus d'outre-mer à conquérir pour le compte d'un empire ou d'une compagnie commerciale, plus d'île déserte ni de vallée perdue où se réfugier pour mener une vie libre, affranchie de l'emprise et des contraintes de la civilisation. Nul n'ignore non plus que les moyens de transport modernes permettent de rejoindre les points les plus éloignés de la surface du globe en moins de temps qu'il faut à celui-ci pour tourner sur lui-même ; et que tous ses habitants, pourvu qu'ils soient équipés du matériel approprié, peuvent correspondre entre eux par satellite en une fraction de seconde, quel que soit le lieu où ils se trouvent. Non seulement il n'y a plus nulle part de *terra incognita*, mais la communication instantanée, sitôt qu'elle s'exerce, a pour effet de réduire l'espace vécu à un segment temporel sans épaisseur, en une sorte d'écrasement des conditions fondamentales de la perception.

Cette clôture géographique n'est pas la seule ; elle se double d'une clôture écologique avec laquelle elle forme un couple inséparable : en raison de l'accroissement démographique incontrôlé du dernier siècle, les ressources naturelles, qui naguère encore paraissaient infinies, garantes d'une abondance à laquelle seule la rapacité de quelques-uns barrait l'accès à l'ensemble des hommes, sont devenues *objectivement* limitées ; la nature ne passe plus pour une source intarissable ni pour un puits sans fond ; elle n'est plus également ce réceptacle d'une infinité d'espèces, doté d'une faculté d'adaptation et de renouvellement sans bornes ; sa capacité naturante est mise en échec, et elle qui apparaissait encore marquée du sceau de la toute-puissance bien après son éviction officielle du rang de divinité suprême est à présent menacée de la plus inquiétante précarité. Il est manifeste que les déserts propres à notre temps sont des déserts provoqués par la déraison économique, des lieux tenus pour inexploitable et invivables à la suite d'une catastrophe industrielle, comme les régions de Tchernobyl ou de Fukushima. Dans la littérature contemporaine, ce sont d'ailleurs de tels lieux qui ont remplacé le cadre des robinsonnades d'autrefois, comme dans ce roman populaire – *Cul-de-sac*, de Douglas Kennedy – où une mine dévastée par une explosion sert de cadre à une communauté de parias menant une forme de vie des plus misérable. Quant au mythe de la conquête spatiale, qui avait servi d'horizon préfabriqué

par le spectacle dans la période dite des Trente Glorieuses, il est d'ores et déjà forclos en tant que mythe et ne se survit que comme fantasmagorie cinématographique ou littéraire ; la prétendue conquête de l'espace a dû rabattre de ses prétentions et n'est plus que l'objet d'une froide expérimentation scientifique ; et il est revenu à la littérature et au cinéma de science-fiction d'avoir épuisé cette matière poétique avant qu'elle ne soit réellement vécue, si tant est qu'elle le puisse jamais, et ce, à la différence de toute la littérature épique précédente, de l'*Odyssée* jusqu'au roman d'aventures et d'exploration dominé par l'œuvre de Jules Verne, qui s'appuyait sur des *possibilités réelles* en instance d'actualisation.

Mais il existe une troisième clôture, bien plus angoissante, car elle ne porte pas seulement sur l'extension et la qualité de l'espace comme les deux autres, mais sur l'élément proprement caractéristique de l'être de l'homme, le temps : c'est la clôture historique. En effet, pour la première fois, un système politique, économique et social intégré, le capitalisme sous sa forme marchande et spectaculaire la plus avancée, a triomphé de tous ceux qui l'ont précédé et règne sans partage sur toutes les zones de la planète, y compris les plus reculées par rapport à son centre d'émergence, l'Europe occidentale. Certes, ce système n'est pas lisse ni homogène, il contient des moments d'instabilité et de rupture, qui contribuent, de manière décisive, à la marche générale de l'Économie ; ici, le paradoxe n'est qu'apparent, et l'histoire nous a montré combien les déséquilibres, les disparités, les conflits réels ou simulés non seulement n'affectent pas le fonctionnement global de la machine économique, mais contribuent à lui donner le ressort nécessaire sans lequel elle risquerait de sombrer dans la malédiction des systèmes clos décrits par les lois physiques, l'entropie ; en bref, l'hétérogénéité des parties est pragmatiquement articulée à l'unité de l'ensemble. Cette triple clôture géographique, écologique et historique contribue à interdire tout horizon d'évasion à l'homme contemporain, qui, soumis de plus en plus aux contrôles de la rationalité sociale, se sent vivre dans une prison. Une prison sans barreaux certes, mais où les codes-barres sont partout et scarifient tout, où l'identification et le traçage s'appliquent avec la même désinvolture absolutiste aux objets produits et échangés qu'aux hommes qui les produisent et les échangent ; où ces produits et ces hommes revêtent la même indistincte condition de marchandise.

2. Effacement de l'horizon.

De ces trois différentes clôtures, c'est la clôture historique qui subsume les deux autres, dans la mesure où, portant sur le temps, elle contresigne l'avènement et la perpétuation du système socio-économique qui les a déterminées. Cette perpétuation implique et suppose une congélation du temps historique, tant à l'égard du passé, qui apparaît désormais nécessairement préorienté vers la situation présente, qu'à l'égard du futur, condamné à reproduire et à renforcer le système actuel sans jamais pouvoir le dépasser. Il en résulte un effacement de tout horizon d'avenir pour l'humanité qui se sent dès lors arrimée à un temps privé d'histoire, autant dire à un présent perpétuel.

La perte de l'horizon d'avenir signifie du même coup l'oblitération de toute visée collective aspirant à un au-delà de la société actuelle, c'est-à-dire l'oblitération de toute visée utopique. En effet, tout horizon est à sa manière utopique, car il n'est pas d'horizon qui ne soit nulle part. L'horizon est comme une promesse d'utopie inscrite dans la structure même de notre espace. Qui peut assigner une autre contrée à l'horizon que la limite extérieure de sa propre contrée ? Il n'existe pas de territoire, de patrie de l'horizon, l'horizon est un royaume sans terre, aux confins perpétuellement mouvants, l'horizon est une frontière nomade ; et si on le pense en termes d'espace, c'est uniquement en tant qu'espace inassignable, ce qui revient à voir en lui une promesse d'espace plutôt qu'un espace effectif.

Si l'horizon géographique tient par essence de l'utopie, du voyage vers nulle part qui est d'abord un *outré-part*, en retour, l'utopie s'inscrit dans un horizon dont l'élément n'est plus l'espace, mais le temps : elle dessine un horizon qui fait avancer l'humanité sur l'échelle du temps, dans la succession des époques historiques, comme la ligne gris bleu qui cerne les confins contre le ciel fait avancer le voyageur en quête de « nouveau ». Tantôt cet horizon s'assombrit brutalement et l'utopie se transforme en cauchemar, en dystopie, tantôt il se brouille et se confond avec le crépuscule, et cesse de fuir devant le marcheur qui croit le rejoindre au moment où lui-même est rattrapé par la nuit. En revanche, l'horizon de la *vie heureuse*, du lieu du bonheur à réaliser quelque part, de l'*eutopia* comme couronnement de l'*outopia*, permet au marcheur de donner un sens à sa marche ; un sens indissociable de la marche elle-même, qui se construit par elle autant qu'il lui donne ses raisons, car là, il n'est nul itinéraire préétabli, nul parcours fléché, mais un abandon sans réserves aux promesses de l'errance, frayant par surprise des passages nouveaux, favorisant des rencontres insoupçonnées, ouvrant la porte basse de *vrais* jardins imaginaires. La marche vers l'horizon utopique permet seule la création d'un réel acceptable pour l'« inacceptable condition humaine ». Or, aujourd'hui, c'est le rêve même de cet horizon qui nous est refusé.

Joël Gayraud

Texte publié avec l'aimable autorisation des Éditions Libertalia

www.editionslibertalia.com

<http://www.editionslibertalia.com/catalogue/hors-collection/joel-gayraud-l-homme-sans-horizon>

Rencontres

Vendredi 15 novembre à la librairie Libertalia à 19h30
12, rue Marcelin-Berthelot, 93100 Montreuil (M° Croix de Chavaux)

Mercredi 20 novembre à la librairie Michèle Ignazi à 19h, 17 rue de Jouy, Paris IVe

Samedi 14 décembre de 13h à 17h à la librairie de la Halle Saint-Pierre, rue Ronsard, Paris XVIIIe

